

Remarques sur les corps

Maël Montévil

Dans ce texte, je propose trois ouvertures à partir des réflexions de Jean-Luc Nancy concernant le corps, notamment dans *Corpus*¹ et *L'Intrus*². Si *Corpus* est une réflexion sur le corps, notamment comme surface touchante, *L'Intrus* se concentre sur son expérience issue de sa greffe de cœur en 1991 et qui pose à la fois la question du corps et de l'étranger comme intrus – indubitablement salutaire quoi que troublant. Il s'agira pour nous à la fois d'introduire des remarques que je pense significatives, d'un prélude à des élaborations futures et d'un regret concernant des discussions qui n'ont pas pu avoir lieu.

La première remarque concerne l'écriture. Très tôt dans *Corpus*, Nancy aborde la question de l'écriture par la question des corps.

« Écrire touche au corps par essence.³ »

Cette perspective pose des questions qui, bien que concernant maintenant notre vie quotidienne, voire étant vitale pour le devenir de notre société, ne sont que fort peu instruites. Je pense ici de la lecture sur écran, et plus généralement au rôle – nouveau – de l'informatique dans l'écriture et la lecture – les philosophes remarqueront que je suis en train de combiner ici Derrida, Nancy et Stiegler.

Les sciences cognitives peuvent tendre à faire accroire, avec l'idée que la pensée est un procès d'information, que la lecture serait fondamentalement la même sur différents supports. La notion d'information de Shanon⁴ permet de décrire comment une suite de symboles peut être transmise, codée et décodée, y compris lorsque la communication est perturbée, bruitée. De ce point de vue, l'information, comme suite de caractères, est la même sur un écran ou sur papier, et les auteurs ainsi que l'industrie de l'impression passent quotidiennement d'un support – support de l'information – à l'autre. Par contre, les lectures sur différents supports ne sont pas les mêmes d'un point de vue biologique, et c'est ici que nous devons revenir avec Nancy à quelque chose de plus fondamentale que la notion d'information, c'est-à-dire aux corps en rapport les uns avec les autres, mais à cette fin, faisons un détour par les sciences. Les neurosciences, notamment Maryanne Wolf dans *Proust et le calamar*⁵, a

1 Jean-Luc Nancy, *Corpus*, Editions Métailié, Paris 2000

2 Jean-Luc Nancy, *L'Intrus*, Editions Galilée, Paris 2010

3 Ibid. p11

4 Claude Shannon, A Mathematical Theory of Communication, *The Bell System Technical Journal*, Vol. 27, pp. 379–423, 623–656, July, October, 1948.

5 Maryanne Wolf, *Proust et le calamar*, Abeille et castor, Paris 2015 [2007, trad. de l'anglais par Lisa Stupar]

montré que la lecture est un bricolage⁶, extrêmement récent dans l'histoire de l'humanité. Ceci signifie que la lecture et l'écriture n'ont pas été stabilisées par l'évolution, contrairement aux capacités langagières des êtres humains qui sont bien plus anciennes par exemple. Les pratiques de lecture et d'écritures mobilisent une diversité d'aires cérébrales ayant d'autres fonctions, et ceci de manière un peu différente suivant le système d'écriture utilisé.

La lecture est alors aussi très fragile en cela qu'elle demande de pouvoir traiter les traces écrites suffisamment rapidement pour permettre la lecture profonde au sens des neurosciences, c'est-à-dire une lecture suffisamment automatisée pour pouvoir en même temps imaginer, critiquer, réfléchir. Comme fragile bricolage, la capacité à lire au sens plein, la lecture profonde, ne se transfère pas facilement d'un support à l'autre, et l'écran lumineux, sans pages, mais tactile ou affublé d'une souris, en un mot corps fort différent de celui du livre, tend à la disrompre. Ici il faut donc bien repartir du rapport des corps vivants aux objets et des objets aux corps pour penser réellement les situations, plutôt que des points de vue trop abstraits, tel que celui de l'information, qui s'abstrait par définition des corps, les supports d'information. L'étrangeté ressentie face au texte sur un écran, qui n'est pas tout à fait un texte au sens corporel classique, se comprend mieux lorsque l'on prend en compte les corps vivants, leur histoire, et la manière par lesquels ils s'organisent et se désorganisent.

De plus, Nancy insiste sur l'espacement entre les corps qui joue et se joue dans l'écriture et la lecture.

« C'est au contraire cet écart des substances ou des sujets qui seul leur laisse leurs chances singulières, ni immanentes, ni transcendantes, mais dans la dimension, ou dans le geste, de l'adresse, de l'espacement. ⁷ »

Or avec l'informatique, cet espace s'est transformé, car l'informatique produit par définition des machines à réécriture formelle. Ainsi alors que le temps entre écriture et lecture s'est généralement contracté par l'effcience des réseaux, cet espacement s'est au contraire complexifié alors même que l'attention s'est fragilisée. Bref, la lecture et de l'écriture se sont transformés et sans effort normatif suffisant, ont été abîmés par les changements technologiques, ce que l'on comprend en repassant par le corps, et ce qui demande de reposer la question de leur devenir dans de nouveaux termes.

Avant de passer à ce qui sera ma remarque principale, je souhaite aussi évoquer le rôle singulier des corps dans une branche particulière de la biologie. Une partie de la biologie tente d'imiter la physique en ce que cette dernière semble pouvoir – ou fait comme si elle pouvait – produire une intelligibilité des objets étudiés en se détachant de ces objets pris dans leur corporéité. Ce point de vue, structurellement platonicien, est constitué par l'utilisation des mathématiques. Elle se retrouve institutionnellement dans

6 François Jacob, Evolution and tinkering. *Science*. Jun 10;196(4295):1161-6, 1977.

7 Ibid p20.

la dualité entre physique théorique et physique expérimentale.

À l'opposé, donc, une partie de la biologie met les corps qu'elle étudie, corps en tant que corps, au centre de sa pratique et de son logos. Il s'agit de la tradition naturaliste, qui se donne notamment pour tâche de classer les être vivants dans leur diversité et donc de les accueillir quelles que soient leurs transformations. Or cette diversité excède facilement toute capacité à la saisir par des caractères qui seraient partagés. Par exemple, le serpent est un tétrapode, signifiant doté de quatre membres, et pourtant il en est dépourvu. Comment saisir alors le vivant sans le placer dans des carcans artificiels, c'est-à-dire sans poser que l'essence des tétrapodes implique la présence de quatre membres ? Les biologistes définissent ultimement chaque nom utilisé dans la classification par le corps singulier d'un spécimen, le corps donc d'un être vivant, parfois fossilisé, parfois conservé dans le formol, toujours, par contre, conservé dans un état fixe (de non-vie), qui n'est pas forcément la mort mais peut être aussi la stase de cellules en culture, pour les micro-organismes. Pour *Homo sapiens sapiens*, le type retenu, le spécimen, est le corps de Carl von Linné. Bien sûr, il ne s'agit pas de se limiter à un corps pris dans sa singularité, les noms sont ensuite étendus du spécimen à un groupe, ouvert, qui est l'ensemble des descendants d'un ancêtre commun abstrait.

Ce dernier est, lui, une construction théorique. L'idée est que si différents individus, Carl Von Linné, Jean-Luc Nancy, vous qui lisez ces lignes⁸ et moi-même, ont un ensemble de caractères en commun, une colonne vertébrale, un (ou deux) cœurs, des pouces opposables, c'est parce que ces caractères sont apparus dans le passé, comme nouveautés évolutives. Nous avons donc des ancêtres en commun qui avaient ces innovations, et pour les vivants d'un groupe il existe un dernier ancêtre commun, mais ce dernier est inconnu en tant que corps. L'appartenance à un groupe, une espèce, un genre, une famille, une classe, etc, en biologie signifie donc simplement une certaine proximité généalogique vis-à-vis d'un spécimen de référence – à quels degrés deux spécimens sont cousins en quelque sorte. Et le fait de perdre telle ou telle innovation ne change en rien l'analyse. Ce faisant, la classification reste stable quels que soient les changements du vivant ... mais il faut aussi accepter que nous sommes des poissons, car nous descendons du dernier ancêtre commun des groupes que nous appelons poissons et nous sommes en fait plus proche des poissons à nageoire rayonnée, tels que les bars ou les dorades, que ceci ne le sont des requins – les biologistes préfèrent ne pas parler de poisson à cause de cette difficulté. De même, les colibris sont des dinosaures.

Passons maintenant à la question principale de cette intervention et qui concerne spécifiquement nos corps et la manière par laquelle nous pouvons les concevoir à la lumière de ce qui a surtout été mis en évidence dans la dernière décennie dans son rapport à ce qui est traditionnellement considéré comme

8 Sans doute.

étranger : je veux parler du microbiome et plus généralement de comment il conduit à repenser le corps, l'immunité, mais aussi l'hygiène qui d'une certaine manière est un prolongement de l'immunité.

Le point de vue dominant en biologie, avant que cette question ne soit mise en avant, est que l'identité des organismes est elle aussi généalogique : l'organisme est essentiellement la cellule œuf et les cellules qui en descendent par division cellulaire, tout en constituant continuellement un tout organisé. La biologie du XXI^{ème} siècle, et surtout de la deuxième moitié du XXI^{ème} a d'ailleurs mis l'emphase sur cette dimension généalogique, par le biais des séquences d'ADN en commun entre ces cellules, et en laissant un peu de côté ce que signifie théoriquement être organisé. Ce point de vue entraîne aussi que l'hygiène pouvait être conçue comme purification du corps, et que l'usage des antibiotiques n'était pas limité pour de raison de santé individuelle – la parcimonie recommandée les concernant était alors afin d'éviter que les bactéries pathogènes s'adaptent à ces substances par variation et sélection naturelle.

Les techniques d'analyse génomique massive, conçues pour de tout autres desseins, ont permis de voir nos bactéries et autres micro-organismes symbiotiques et de mettre en lumière leur importance pour la physiologie et le développement, tout en transformant notre conception du système immunitaire ainsi que celles de certaines maladies⁹. Par exemple, les caries souvent présentées de manière un peu sottement morale comme résultat de la surconsommation de confiseries et autres douceurs, bref du péché de gourmandise, sont maintenant comprises aussi et surtout comme le résultat d'une désorganisation du microbiome buccale.¹⁰ Les biologistes considèrent de plus en plus comme fondamental le fait que la moitié voir 90 % des cellules qui constituent notre corps sont des cellules bactériennes¹¹. Bien sûr, les bactéries sont beaucoup plus petites que les cellules humaines. De plus un tiers des molécules de notre métabolisme sont d'origine bactérienne.

Pour bien comprendre cet enjeu, il est intéressant de faire un pas de côté et de considérer d'autres vivants. Par exemple, les lichens ne correspondent pas du tout au point de vue traditionnel, ils sont au contraire constitués par la symbiose d'une algue et d'un champignon. Autrement dit l'organisme, notamment dans ce cas-là, n'est pas le résultat de la prolifération d'une seule cellule œuf. Il est l'agencement de plusieurs lignées qui se retrouvent à chaque génération du lichen. Pour saisir ce genre de situation, le biologiste Scott Gilbert parle d'holobionte¹².

Prenons un autre exemple intéressant. Certains calamars luminescents, une propriété nécessaire à leurs viabilités, ne sont luminescents que parce qu'ils accueillent des bactéries ayant cette propriété et qui sont

9 Scott Gilbert. A holobiont birth narrative: the epigenetic transmission of the human microbiome. *Frontiers in genetics* 5 : 282, 2014.

10 Neetu Sharma et al. Oral microbiome and health. *AIMS microbiology* 4.1: 42 (2018).

11 Ron Sender, Shai Fuchs, and Ron Milo. Are we really vastly outnumbered? Revisiting the ratio of bacterial to host cells in humans. *Cell* 164.3: 337-340, 2016.

12 Ibid.

présentes dans le milieu intérieur, au sens de Claude Bernard – c'est-à-dire ce milieu délimité par la peau et dans lequel vivent nos cellules. Ce sont les cellules du système immunitaire qui nourrissent spécifiquement ces bactéries toutes les nuits, lorsque les calamars s'illuminent. Ce rôle hospitalier du système immunitaire existe aussi chez les humains.

Il s'agit là d'exemples simples, au sens où il ne s'agit que de deux espèces. Mais le microbiome humain, par exemple, implique des milliers d'espèces (dont les cellules issues de la cellule œuf, les cellules d'*Homo sapiens sapiens* en quelque sorte). Le système immunitaire et le microbiome forment un système intégré au sens où ses parties s'entre-régulent dans des jeux complexes, ou parfois des bactéries peuvent jouer le système immunitaire contre d'autres bactéries, ou à l'opposé ce que l'on appelle la fonction immunitaire est au fond plus joué par les bactéries et virus que par le système immunitaire à proprement parler – et il faudrait passer un peu de temps pour expliquer ce qu'est le système immunitaire s'il n'est plus donné par sa fonction, laquelle peut même être nourricière dans le cas des calamars, nous l'avons vu. Le sens des parties des êtres vivants changent au cours du temps, se chevauchent et se contredisent tant qu'ils n'empêchent pas la vie de se poursuivre. L'unité du sens, en biologie, est généralement imposée de l'extérieur et est en contradiction avec l'explosion qu'est la vie.

Penser les pathologies est par contre essentiel, tant pour ceux qui les vivent que pour prendre soin de la santé humaine. Dans *L'Intrus*, Jean-Luc Nancy décrit une double étrangeté :

« La possibilité du rejet installe dans une double étrangeté : d'une part, celle de ce cœur greffé, que l'organisme identifie et attaque en tant qu'étranger, et d'autre part, celle de l'état où la médecine installe le greffé pour le protéger. Elle abaisse son immunité, pour qu'il supporte l'étranger. Elle le rend donc étranger à lui-même, à cette identité immunitaire qui est un peu sa signature physiologique. »¹³

Je voudrais alors attirer votre attention sur un autre type d'étrangeté biologique que celle décrite, mais qui en est pourtant très proche. Pour cela, il convient toutefois d'en dire un peu plus sur le système immunitaire et le microbiome.

Le microbiome humain ne se constitue pas *de novo* à chaque génération, il est en parti transmis notamment par la mère à la naissance. De même, le système immunitaire d'un nouveau né est aussi en parti canalisé par celui de la mère, pendant la grossesse et ensuite par le lait maternel. Cette hérédité est dite non génétique, car elle ne passe pas par le génome humain. C'est dans sa constitution historique, au sens d'histoire naturelle, que l'on peut comprendre l'holobionte et comment il est organisé. Certes, le microbiome reste fluide, et change avec l'alimentation et la proximité avec d'autres personnes, mais cette transmission intergénérationnelle reste déterminante. A cela il faut ajouter la permanence ou l'impermanence du milieu et notamment de la relation à d'autres animaux – derrière cette phrase il y a

des millions de morts, notamment ceux de la variole en Amérique.

Or cette relation au milieu est l'objet de multiples disruptions auxquelles s'ajoutent les infidélités de notre milieu chimique transformé par la technique, ainsi que de notre milieu microbiologique transformé très rapidement par nos modes de vie.

Il s'ensuit l'augmentation d'allergies, des maladies auto-immunes, d'intolérances alimentaires, et troubles où le système immunitaire et le microbiome s'agressent mutuellement, comme dans la maladie de Crohn. Il semble même y avoir des liens entre microbiome et dépression. Ici ce n'est plus la figure de l'intrus qui est capitale, même si elle peut être présente, mais celle de la désorganisation voire de la disruption du vivant, en un sens¹⁴ proche de celui développé par Stiegler pour les sociétés humaines¹⁵. Cette disruption est bien illustrée par les effets à long terme que peuvent avoir les antibiotiques, lorsqu'ils exterminent le microbiome et que ce dernier est plus tard remplacé par des micro-organismes issus aléatoirement de l'environnement. Ces derniers sont alors autant troublés par cette nouvelle situation que leur hôte.

On peut alors mieux comprendre comment l'immunosuppression conduit à cette situation, que relate Jean-Luc Nancy dans *L'Intrus*, où toute sortes de troubles apparaissent

« il n'y a jamais eu une seule intrusion : dès qu'il s'en produit une, elle se multiplie, elle s'identifie dans ses différences internes renouvelées.¹⁶ »

L'immunosuppression, sous ses dehors quantitatifs, est aussi, en un sens, la disruption du système immunitaire comme intégré au microbiome et coorganisateur de ce dernier.

Bref, les corps humains se conçoivent aussi comme rapports parfois apaisés, parfois chaotiques, entre ces êtres vivants microscopiques et les lignées cellulaires mammifère avec lesquels ils sont dans une coexistence bien plus que plurimillénaire. Mais à ce niveau et à de nombreux autres, il est l'objet de disruptions croissantes.

Bibliographie

Jean-Luc Nancy, *Corpus*, Editions Métailié, Paris 2000

Jean-Luc Nancy, *L'Intrus*, Editions Galilée, Paris 2010

Claude Shannon, A Mathematical Theory of Communication, *The Bell System Technical Journal*, Vol. 27, pp. 379–423, 623–656, July, October, 1948.

14 Montévil, Maël. Entropies and the Anthropocene Crisis. *AI and Society*, 2021

15 Bernard Stiegler. *Dans la disruption. Comment ne pas devenir fou ?* Les liens qui libèrent, 2016.

16 Ibid p31-32

Maryanne Wolf, Proust et le calamar, Abeille et castor, Paris 2015 [2007, trad. de l'anglais par Lisa Stupar]

François Jacob, Evolution and tinkering. Science. Jun 10;196(4295):1161-6, 1977.

Scott Gilbert. A holobiont birth narrative: the epigenetic transmission of the human microbiome. Frontiers in genetics 5 : 282, 2014.

Neetu Sharma et al. Oral microbiome and health. AIMS microbiology 4.1: 42 (2018).

Ron Sender, Shai Fuchs, and Ron Milo. Are we really vastly outnumbered? Revisiting the ratio of bacterial to host cells in humans. Cell 164.3: 337-340, 2016.

Montévil, Maël. Entropies and the Anthropocene Crisis. AI and Society, 2021

Bernard Stiegler. Dans la disruption. Comment ne pas devenir fou ? Les liens qui libèrent, 2016.